



Non lo conobbe il mondo, mentre l'ebbe: *venis au Sarcoid*
 et cha prianger qui rimasi. *par M. Lamy*
 Euge & M. Samard. *6 13 juin 1793.*

Demazet Samard naquit à Avignon le 7 avril 1728. son
 père le destina dès son bas âge à succéder aux maîtres qui depuis plus d'un
 siècle exerçaient la chirurgie avec distinction dans cette ville.

Nous ne sçit d'abord négligé de ce qui peut concourir à une bonne éducation.
 Le jeune Samard montra bientôt l'germe de tous les talents qu'il devait
 posséder, mais soit que les objets relatifs à la chirurgie lui fussent plus
 familiers, soit esprit d'imitation, si naturel aux enfants, il montra un
 goût plus particulier pour cette science.

L'anatomie fut la 1^{re} des branches qu'il cultiva; le dessin, qu'il
 possédait assez bien, lui fournit les moyens d'en acquérir les premiers
 éléments; il copiait avec avidité les planches de Mr. Rouxhomme
 anatomiste très estimé de ce pays. Il étudiait avec soin les objets qu'il
 retraçait et il s'en pénétrait tellement, qu'il était déjà anatomiste sans
 avoir jamais vu de cadavre.

Son père charmé de ses progrès, et de trouver en lui les dispositions qu'il
 lui désirait le familiarisa de bonne heure avec les malades, et les
 hôpitaux. Sa vivacité naturelle ne lui permit pas de rester longtemps
 simple observateur, il s'exerça à l'usage de la piquette, des saignées, et de
 quelques autres objets relatifs à la petite chirurgie, il montra tant d'adresse
 et de sagacité que son père crut pouvoir solliciter une place de chirurgien

ARC 13 d. 51

aide-major à l'Hôtel-Dieu. Il l'obtint. Le jeune Hesse en éprouva d'autant plus de satisfaction qu'il prévoyait pouvoir s'élever à son goût dominant pour l'anatomie par la facilité qu'il aurait à se procurer des cadavres.

Il y demeura deux ans pendant lesquels il justifia de la manière la moins équivoque le choix qu'on avait fait de lui. Il profita de tous les moyens d'instruction qu'il avait continuellement sous les yeux; il fit quelques essais de dissection, mais le manque de professeur ne lui permettant pas de faire de grands progrès, il manifesta le désir d'aller suivre à Montpellier les leçons des démonstrateurs publics. Il y fut il les suivit avec beaucoup d'exactitude, il ajouta beaucoup à ses connaissances mais il ne se sentait pas là son ambition n'était pas satisfaite. L'amour des sciences est peut-être plus fort que celui de l'or, comme lui il ne connaît point de bornes, plus l'on possède et plus l'on veut avoir. aussi voulut-il se rendre à Paris.

Son père, qui était aisé dans sa fortune, y consentit, et lui promit l'argent nécessaire pour fournir à une dépense honnête. Il s'y rendit en 1750. à peine fut-il arrivé qu'il s'occupa à visiter les hôpitaux et à connaître les professeurs publics et particuliers; il suivit les uns et les autres avec une attention et une exactitude remarquables. M^r Verdier avait pour lui beaucoup d'amitié, il le prouva en se servant de lui pour dessiner une partie des planches d'anatomie qu'il destinait à orner le grand ouvrage qu'il avait projeté.

Après deux ans et demi d'un travail opiniâtre et continu, son père songea à le rappeler; il demanda la permission d'attendre encore quelque temps. Son père insista en lui annonçant qu'il ne lui ferait plus de pension. Alors pensant que la fortune de son père ne pourrait suffire

à la dépense qu'il lui occasionnait, il ne craignit pas de sacrifier les avantages et les agréments d'une vie libre pour prouver sa qualité de garçon chez quelque maître en chirurgie afin de rester à portée de profiter de toutes les ressources que la capitale lui offrait.

M^r Androuille le recut chez lui. Le désir d'être le digne élève d'un si grand maître, mit le comble à son emulation. L'amitié d'un grand homme a dit quelqu'un est aussi précieuse que les talents de la nature. Telle fut celle dont M^r Androuille l'honora. Dès ce moment son zèle redoubla, rien ne le distraitait de son ardeur pour le travail, que son attachement pour les intérêts de son maître et la reconnaissance qu'il avait pour ses bienfaits.

Il fut plus de trois ans dans une manière qu'il passa auprès de lui, qu'il n'en avait fait jusqu'alors. Sa réputation s'en accrût d'autant parmi les élèves à cette époque 1753, fust l'ouverture de l'amphithéâtre de la charité, et M^r Martin qui en étoit le démonstrateur voulut se l'attacher en qualité de Précepteur. Il accepta cette place que l'honorait, et la remplit pendant deux ans d'une manière digne d'éloge. Je serais fâché qu'il obtint méritant d'être ici rapporté tout entier, je ne puis m'empêcher d'en citer au moins cette phrase. Nous avons eue de nous féliciter de notre choix dit M^r Martin, puisque par son application, sa pénétration et sa patience, il a contribué plus qu'on n'aurait pu l'espérer à former des élèves propres à être très utiles au public. La vivacité de son imagination et son intelligence lui permirent de cultiver dans la belle saison, les sciences relatives à l'art de guérir, et les belles lettres même qu'il aimait toujours beaucoup.

Il revint à Avignon, après cinq ans de séjour dans la capitale. Sa réputation
luy avait précédé. Déjà il était admis au nombre des maîtres qui, chose rare,
se félicitaient de son retour, et bientôt des cures heureuses annonçerent qu'il
serait le digne successeur des grands Maîtres qui ont illustré dès long temps la
Chirurgie à Avignon.

Une place de Chirurgien Major de l'hôpital général vint à vaquer, on le
choisit pour l'occuper. Il y rétablit la pratique des grandes opérations,
livrée à des empiriques, et il y introduisit celle de la cataracte par sa
extraction qu'on n'y avait pas faite avant lui.

Ses succès nombreux accrurent tellement sa réputation que les étrangers
venaient en foule le consulter. Les Chirurgiens eux mêmes rendant
justice à la supériorité de ses talents ne craignaient pas de venir puiser
chez lui les lumières qui leur manquaient, et qu'il leur prodiguait avec
un empressement qui devait plutôt sa source au désir de bien dont il était
animé, qu'à la vaine gloire qu'il aurait pu en ressentir.

Non seulement on venait le consulter mais on l'appellait de toute part.
Plusieurs grandes villes voulaient le retenir et le payer. L'Administration
de la ville d'Avignon sentant la perte que la cité ferait, et voulant en
même temps récompenser son zèle infatigable envers les pauvres,
auxquels il prodiguait en même temps que ses soins, les témoignages de
sa bienveillante sensibilité et de son humanité, lui décerna en 1767 une
pension honoraire annuelle de 500^{fr}. Il la recevait d'autant plus
volontiers, qu'elle lui faisait contracter un engagement auquel son cœur
avait souscrit d'avance. Il aimait son pays autant que son état.
Sa pratique étendue lui présenta des faits extraordinaires, contre lesquels

3

Longinus lui suggéra toujours des réponses heureuses. Il imagina plusieurs instruments pour la pratique de diverses opérations. L'un d'eux, relatif à son importance est à présent généralement connu. L'avantage qu'il donne de fixer l'œil pendant l'opération d'un cataracte le place au rang des découvertes les plus utiles à l'humanité. Le Reflet, contre lequel on fit d'abord beaucoup d'objections est actuellement adopté par plusieurs oculistes, ceux même qui l'ont le plus critiqué, ont fait que le copier en transfigurant le manche, en doigt regardant.

Les Bordenave, les Morand qui furent chargés de le recevoir sentirent d'abord son utilité et en saluèrent l'auteur. Le Mémoire dans lequel il était décrit, le détail des succès qu'il avait obtenus par son moyen furent bien accueillis par l'Académie et lui valurent l'honneur d'être nommé correspondant de cette société en 1761.

Loin de se priver de ce nouvel éclat que cela donnait à son mérite, il sentit plus que jamais la nécessité de se perfectionner et il continua de s'appliquer au travail avec la même ardeur.

Un autre objet qui l'occupèrent alors un d'eux mérite d'être remarqué. On a vu qu'il avait toujours beaucoup aimé l'anatomie, il en sentait tous les jours l'utilité, et il ne manquait jamais de lire un traité complet de cette science une fois tous les ans.

Quoique cette occupation fut par elle-même très utile, pour un homme déjà instruit et voulant la rendre plus fructueuse. L'impossibilité où l'on est de se procurer des cadavres, particulièrement dans les villes de Province lui fit concevoir le projet de fumer en carton, en

papier mâché et autres substances aises à mettre en oeuvre les
différentes parties du corps humain. On sent la difficulté de l'exécution,
mais rien n'étonnait sa génie et n'était au dessus de son courage,
il avait une adresse singulière dans les mains, il commença.
Les premiers essais firent on ne peut pas plus satisfaisants.
Il fit préparer des verre pour figurer les humeurs vitrées et
cristallines; il les enveloppa successivement de leurs tuniques, pourvut
celles ci de leurs vaisseaux, des muscles destinés au mouvement
de tout le globe; il réussit en un mot si bien à imiter l'œil
humain qu'il redouta plus du succès de son entreprise.

Ce début l'encouragea; cet œil fait, il fallait des paupières, un orbite,
l'orbite supposant la présence du globe; celui-ci entraînait la fabrication
d'un cerveau &c &c. Il occupa successivement de chacun de ces objets,
les mit en rapport, les y maintint au moyen d'agraffes, de crochets,
il y fabriqua différentes coupes pour découvrir les parties cachées, laissa
les autres mobiles et faciles à enlever; bref il réussit si complètement
qu'il résulta de ce travail une tête entière, beaucoup plus grosse que
nature, mais si exacte si bien faite, quelle pourrait rigoureusement servir
pour démontrer tout à fait l'anatomie de cette partie.

L'auteur l'employa lui-même plusieurs fois à cet usage. Cette pièce
qui existe encore dans le meilleur état a excité l'admiration des sçavants
de tous les pays qui le visitaient et de tous les vrais curieux. Me fait
regretter qu'il n'ait pu travailler à représenter de la même manière les

4
autres parties du corps. Mais le soin des malades le travail du cabinet ne
lui laissent pas le temps nécessaire pour l'exécution de ce grand projet.

Peu de chirurgiens ont eu une pratique plus heureuse et plus étendue;
on pourrait compter plus de 600 aveugles ou pierreux guéris par lui.
Il n'est pas d'année qu'il ne conservât la vie à plusieurs
citoyens.

Tant de succès flattent plus son cœur que sa vanité; jamais
on ne vit plus de modestie avec tant de talents; aussi recevait-il avec
une reconnaissance singulière tous les témoignages d'estime et de
considération qu'on lui prodiguait; par la même raison on ne le vit
jamais solliciter aucune place.

En 1772 La société royale des sciences de Montpellier lui envoya des
lettres de son approbation, celle de Dijon vult le compter parmi ses
membres. Appelé à Calais en 1788 où il rendit beaucoup de
services, la faculté de médecine de cette Université lui avait offert
des lettres de Docteur qu'il accepta. Enfin l'Académie royale de
Chirurgie mit le comble à sa gloire en le choisissant pour occuper
une place parmi les associés en 1784.

Cette dernière faveur le combla de joie, elle releva son courage que
l'âge, les sollicitudes domestiques, l'ingratitude des malades avaient
un peu abattu. Il retrouva dès lors sa première vigueur.

Son travail lui produisait une fortune aisée dont il faisait un
usage honorable. Elle aurait été bien plus considérable, s'il eût été

plus intéressé et plus économe; mais jamais personne ne montra plus de loyauté et de générosité. Il ne sut jamais mettre un prix aux services qu'il avait rendus, et jamais il n'eut aucune discussion d'intérêt avec personne.

Avec talents d'un homme supérieur dans son état, il réunissait les qualités d'un homme aimable, il racontait avec grace, faisait agréablement les vers de sa poésie; il possédait aussi toutes les qualités du cœur; il était bon fils, bon père, et bon citoyen; il réunissait, en un mot, toutes les vertus civiles et morales.

On lui reprocha quelquefois un peu d'emportement et trop de vivacité envers les malades ou leurs parents, mais les personnes qui le connaissaient particulièrement, savaient très-bien qu'il n'éprouvait ces sentimens que par le regret qu'il avait de les voir souffrir ou bien qu'il sentait qu'il allait leur faire. La franchise l'emporta toujours sur la politesse. Le désir d'acquiescer sa réputation et de satisfaire des regards par cette condescendance servile que l'on exige des gens de l'art, et qu'on appelle affabilité, douceur, ne put jamais étouffer les expressions de son zèle salutaire.

Sa santé qui avait éprouvé quelques altérations s'affaiblissait d'une manière fâcheuse pour tous, excepté pour lui, la vivacité de son imagination et l'amour de son état ne lui permirent jamais de se compter pour quelque chose; il continuait à se livrer aux travaux les plus contentieux malgré les recommandations de ses parents et de ses amis.

Il avait déjà perdu la vue d'un oeil par la cataracte, l'autre s'affai-
blissait de jour en jour, il en conceut le plus vif chagrin. La Religion
vint à son secours, il en avait toujours rempli les devoirs avec beaucoup
d'exactitude. Des circonstances malheureuses aggravèrent ses peines,
il crut trouver des consolations dans une observation plus sévère
de ses devoirs. Il s'y livra tellement qu'on peut dire qu'il le fit avec
exces. Bientôt après l'esprit se sentit de la faiblesse du corps, et dans
les derniers mois de sa vie, l'épuisement de son cerveau donnait à
ses idées une incohérence, une singularité, que l'on eût taxé de
folie dans un autre, et qui n'était en effet que le radotage des
vieillards. Il mourut le 2^e janvier 1795 âgé de 65 ans, sans douleur,
sans maladie.

Il a laissé plusieurs observations intéressantes, et beaucoup de
matériaux, fruits de ses réflexions et de sa pratique, qu'il destinait
à un corps d'ouvrage. Il aurait pu le finir dans le cours de sa vie
si son génie avait pu se soumettre à aucune règle; mais semblable
au torrent qui ne connaît point de bornes il ne vit jamais le terme
où il devait s'arrêter. Il avait eu le projet d'écrire un petit volume,
il avait déjà fait un in-folio et ne se regardait pas comme à la
moitié de l'ouvrage. Il avait de l'esprit cent fois plus qu'il ne faut
pour faire un très-bon livre, mais il ne savait pas le mettre
d'auteur. La pénétration, le discernement suppléaient chez lui à

le qu'il lui manquait d'étude et de méthode.

S'il n'est pas recommandable comme écrivain, l'histoire de sa vie
ne lui a pu pas moins les titres de la postérité, et sa mémoire sera
en vénération tout qu'on sera sensible aux sentiments d'humanité,
de zèle et de dévouement qui l'animaient.



Il est d'ailleurs à remarquer que son caractère et ses mœurs
étaient en parfaite harmonie avec ses talents et ses connaissances.
Son esprit était vaste et pénétrant, et son cœur était bon et
généreux. Il avait une grande confiance en lui-même, et une
grande confiance en ses collègues. Il était un homme de bien,
et un homme de bien.

Il a laissé plusieurs ouvrages importants et de grande valeur.
Ses ouvrages sont : 1° Traité de la peste, 2° Traité de la
fièvre typhoïde, 3° Traité de la fièvre érysipélateuse, 4° Traité
de la fièvre scarlatine, 5° Traité de la fièvre d'écaille, 6° Traité
de la fièvre de la charbonnière, 7° Traité de la fièvre de la
charbonnière, 8° Traité de la fièvre de la charbonnière, 9° Traité
de la fièvre de la charbonnière, 10° Traité de la fièvre de la
charbonnière.

ia
ite,



